

## Kristèle Nonnet-Pavois

### Faire un choix, s'y tenir \*

– À un moment de questionnement subjectif, tomber sur le texte d'un philosophe japonais parlant le français, s'y arrêter et y relever deux faits : l'auteur écrit un japonais jusqu'alors jamais lu et l'auteur, maîtrisant la langue française comme peu d'autres Japonais, déclare vouloir en reprendre l'étude au b.a.-ba.

– Se saisir de cette rencontre pour trouver une sortie au malaise linguistique vécu et décrit alors comme un sentiment de « vide des mots », de « facticité d'une langue japonaise creuse », ce que je pourrais appeler une impasse face à un « blabla » désincarné, face aux éléments de langage d'une époque.

– S'accrocher à ce qui du désir d'un père se transmet.

Avec une bonne dose de labeur et un désir bien arrimé, ce lecteur devenu écrivain décide de faire du français une langue venue d'ailleurs <sup>1</sup>, sa « langue paternelle ».

Ceci n'est pas une recette, mais un aperçu de la voie qu'emprunte Akira Mizubayashi pour retrouver une voix, singulière, et répondre à l'individu taciturne qu'il était devenu.

Akira Mizubayashi nous dit que c'est sans s'en rendre compte que la présence de son père se retrouve dans chacun de ses écrits, de ses essais et de ses romans. La figure d'un père qui avait connu l'humiliation et la torture lors de la guerre de Quinze Ans et qui aura su se créer des bulles de résistances, de dissidences. Et l'écoute clandestine de la musique classique occidentale en sera une.

Ce roman familial, Akira Mizubayashi continue de l'écrire après sa rencontre avec le texte du philosophe Arimasa Mori qui, en témoignant de l'impuissance à maîtriser une langue, dit l'effet d'une incomplétude dans laquelle « reprendre à zéro » ferait exister.

Akira Mizubayashi va dès lors circuler *entre-deux-langues* et y trouver les bénéfices d'un « décentrement ».

Akira Mizubayashi fait le choix d'« habiter le français », le français des Lumières, langue diplomatique dont Bernard Cerquiglini <sup>2</sup> nous a rappelé combien elle est une langue qui fait des liens.

Akira Mizubayashi entre dans une autre langue. Il s'agit là d'un franchissement et d'un engagement dans un entre-deux, dans un intervalle, comme entre deux notes de musique, où il va et vient entre des éléments de discontinuité. Entre deux civilisations, deux langues, deux histoires nationales...

Cet *entre-deux-langues* est un lieu pour mener une réflexion sur la langue, ce qui équivaut à une réflexion sur la société qui la parle. Toute la dimension politique de la langue est prise au sérieux par Akira Mizubayashi. Comment une langue travaille-t-elle le politique et comment user d'une langue pour « pouvoir penser contre », contre un totalitarisme, contre une majorité tyrannique, contre un assujettissement à « l'être ensemble communautaire japonais » ? L'interrogation, celle qui le met au travail, reste celle de la jeunesse : comment faire apparaître l'individu affranchi ?

Dans son texte *Petit éloge de l'errance* <sup>3</sup>, Akira Mizubayashi analyse une des œuvres de Kurosawa, *Les Sept Samourais*. Dans sa lecture, il choisit de mettre en avant le passage par une certaine forme de solitude pour trouver à faire liens. Il l'écrit ainsi : « Sept hommes dégagés de liens féodaux et qui font acte d'association ayant pour effet de produire une communauté nouvelle faite de composantes diverses, d'individualités singulières caractérisées par une commune solitude. » L'œuvre date de 1954, période contemporaine à sa naissance où, dit-il, « se posait à tout un chacun la question du choix à faire quant à l'avenir commun ». Cette individualité qui se dévoue à une cause commune par acte d'association, Akira Mizubayashi la nomme *être seul en commun*, ou encore *être seul avec*.

J'ai découvert ce texte dans la foulée d'*Une langue venue d'ailleurs*, au moment où dans l'École nous préparions la première Convention européenne, intitulée *Le dire de l'exil*. Malaise subjectif, malaise linguistique, éprouvé d'une solitude qui pousse à aller voir ailleurs pour faire lien, engagement politique : ces quelques ingrédients entraient suffisamment en résonance avec une idée de ce que sont la psychanalyse et sa visée pour aller chercher à faire lien avec Akira Mizubayashi.

Pour la vivacité du champ lacanien, nous maintenons l'option de nous laisser enseigner d'autres champs. Et dans ce champ qui est le nôtre, il nous faut bien quelques autres.

Dans ce qui oriente notre travail, la question du lien social est au cœur, tant dans les cures, ce lien social à deux dont l'un des bénéficiaires thérapeutiques pourra être pour certains sujets de trouver leur clé pour faire lien à d'autres dans le monde, que dans les Forums et l'École, où « il n'y a pas de tous, mais des épars désassortis <sup>4</sup> ». Thème mis au travail pour la troisième Convention européenne avec ces deux titres : *L'impératif du lien social* et *L'éthique de la singularité*. Sophie Rolland-Manas, dans un des préludes <sup>5</sup>, nous amène à lire l'articulation entre « solitude et lien social ». Je la cite : « Le psychanalyste dans sa solitude, il n'est pas *tout* seul, ni le seul. Et le fait d'être seul dans son acte psychanalytique, il n'est pas pour autant seul à être seul. »

Quand bien même, le malentendu reste. Et chez Akira Mizubayashi, l'effort reste là pour recourir à une belle langue qu'il ne faudrait pas maltraiter. Notre collègue Nathalie Dollez me disait dans les suites de la rencontre combien c'est un homme qui pèse ses mots. Et en effet, dans ses écrits, depuis son *entre-deux-langues* et au-delà de l'autobiographique, Akira Mizubayashi est un penseur qui, d'une part, continue d'interroger comment le politique est inscrit dans une langue et, d'autre part, trouve dans le roman, dans l'écriture d'une littérature, un lieu pour colmater la faille qu'impose le langage. Et de le mettre à disposition d'une communauté de lecteurs, où se tisseront encore d'autres liens.

Être seul à plusieurs ou tenir sa solitude pour un ensemble à plusieurs voix.

---

\*<sup>↑</sup> Ce texte, présenté le 15 juin 2023, fait suite à la rencontre avec Akira Mizubayashi, lors du séminaire Champ lacanien du 8 juin 2023. Akira Mizubayashi est universitaire et écrivain. Il a suivi des études à l'Université nationale des langues et civilisations étrangères de Tokyo. Il apprendra « laborieusement et amoureuxment » le français. Après quelques années d'études en France, à Montpellier et à Paris, où il a été pensionnaire étranger à l'École normale supérieure, il occupera un poste de professeur enseignant le français et la littérature française à l'Université de Tokyo. Il est l'auteur de nombreux textes et romans en français.

1. <sup>↑</sup> A. Mizubayashi, *Une langue venue d'ailleurs*, Paris, Gallimard, coll. « L'Un et l'Autre », 2011.
2. <sup>↑</sup> Invité du séminaire Champ lacanien le 1<sup>er</sup> décembre 2022.
3. <sup>↑</sup> A. Mizubayashi, *Petit éloge de l'errance*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2014.
4. <sup>↑</sup> J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » (1976), dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 573.
5. <sup>↑</sup> S. Rolland-Manas, « Solitude et lien social », *Mensuel*, n° 171, Paris, EPFCL, octobre 2023.